

Revue de Gascogne 1898

DOM BERNARD DE MONTFAUCON ET L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

A M. M.. Tamezey de Larroque, correspondant de l'Institut

CHER ET VÉNÉRÉ MAÎTRE,

Faites-moi le grand honneur, je vous prie, d'accueillir les notes suivantes pour servir de contribution à vos doctes travaux sur les Bénédictins méridionaux¹. Vous venez de nous montrer ces incomparables travailleurs à l'œuvre d'après les précieux autographes qu'ils ont laissés inconsciemment après eux comme des pierres d'attente pour le monument que vous venez de leur élever. A mon tour je voudrais, dans la faible mesure de mes forces, étudier de très près, et comme à la loupe, l'œuvre de l'un des plus éminents parmi ces saints patrons de l'érudition, afin de revendiquer énergiquement en sa faveur le titre de précurseur de la plus jeune des branches de l'archéologie, je veux dire l'archéologie préhistorique. Par dessus ma table de travail, au-delà des coteaux étagés qui enserrant mon horizon, mon regard s'envole à la suite de ma pensée vers cette chère province d'Agenais, féconde en hommes et en moissons comme le terrain toscan dont le bon Arthur Young la rapprochait avec tant de prédilection.

Comme tout dévot musulman se reporte sans cesse en esprit dans l'enceinte sacrée où le prophète repose entre la pierre noire d'Abraham et le puits Zem-Zem d'Ismaël, je me revois, pieux hadji de l'érudition, auprès de cet hospitalier sanctuaire qui se dresse si haut vers les cieux sur le coteau de Larroque, entre le robuste châtaignier vert chantant à tous les vents, et le grand chêne foudroyé auquel le lierre est en train de rendre une verdure moins sujette au changement des saisons, avant que l'orage ne le couche à jamais sur ce sol qui ne le nourrit plus. Le portrait de Peiresc m'a souhaité la bienvenue dès l'entrée, comme dans un autre Belgentier, et je me suis installé sur un de vos fauteuils algériens dans votre grande bibliothèque, auprès de la table minuscule, pareille à un de ces *bonheurs du jour*, si chers à nos arrière-grand'mères, où ont été élaborés tant de gros livres et tant de doctes plaquettes. Vous vous en souvenez ? Nous causions de ce qu'on peut glaner de révélations étonnantes dans les vieux livres délaissés, de toutes les bonnes choses vénérables qu'on oublie trop aujourd'hui, des grands arbres sortis des imperceptibles grains de sénevé jetés insouciamment dans les sillons de la science par les nobles travailleurs de jadis, dont on veut bien encore

¹ [Voyez Revue de Gascogne, 1897, p. 233. — L. C]

saluer les noms glorieux, parce qu'il sonnent bien dans le discours, mais dont on ne consulte plus les œuvres. Alors, je me permis de vous parler de ce que j'avais déjà amassé de documents et de ce que je méditais de faire sur ceux que, d'un commun accord, nous surnommâmes les *précurseurs* du préhistorique. Je venais d'en publier un court fragment² qui avait eu l'heur de vous intéresser; je vous en apporte aujourd'hui un chapitre nouveau, dont votre glorieux favori, dom Bernard de Montfaucon, fournira la matière. Puisse cette modeste étude n'être pas trop indigne de ce grand nom et de votre sympathique attention !

En dépit de ses exagérations de parvenue moins noble que modeste, en dépit du rôle malsain qu'on a voulu lui faire jouer, l'archéologie préhistorique m'a toujours passionné par sa nouveauté, par l'intérêt des problèmes qu'elle soulève, même par sa hardiesse téméraire à sonder les ténèbres des anciens jours. Mais je ne suis pas de ceux qui font des fouilles et sentent l'enthousiasme les gagner irrésistiblement dans cette passionnante chasse à l'inconnu ; aussi, après avoir admiré les résultats obtenus, me suis-je tout naturellement attaché à ce qui est à ma portée de travailleur casanier : la recherche des origines premières de cette ambitieuse rivale de la classique et prudente archéologie. Plusieurs ont eu dès longtemps cette curiosité, mais le sujet a été à peine esquissé, bien que tenté par des maîtres tels que Lubbock³ et Evans⁴ - en Angleterre, Hamy⁵ et Cartailac en France⁶. Visiblement ce n'était pour eux qu'une sorte d'agréable introduction anecdotique à de plus laborieux travaux, et non un sujet se suffisant à lui-même. Tous d'ailleurs étaient bien convaincus que les Sven Nilsson, les Boucher de Perthes, les Lartet et tous les autres défenseurs de l'homme quaternaire ne devaient rien à leurs devanciers, et que cette science nouvelle est sortie tout armée des recherches modernes comme la blonde déesse aux yeux céruléens du front sourcilleux de Zeus. Or, cette conviction, bien naturelle, bien explicable pour des travailleurs arrivés à l'archéologie par la voie détournée de l'histoire naturelle et non par la voie droite mais singulièrement abrupte de l'érudition, cette conviction se concilie mal avec les faits. Le mérite d'aucun de nos contemporains n'est ici en jeu. Loin de nous la pensée de méconnaître les étonnantes découvertes qui ont bouleversé de fond en comble la vieille charpente historique et élargi, au point de les faire craquer, les cases de l'ancienne chronologie des Bochart et des Larcher. Mais comment ne pas reconnaître que la plupart des lettrés admettaient, depuis des siècles, une grande partie de ce qu'on vous présente comme des nouveautés, quand il est impossible d'ouvrir un

² Rabelais et les monuments préhistoriques. Correspondance historique et archéologique. 1896, pp. 5 à 11.

³ L'homme préhistorique, traduction Barbier. Paris, Baillicre, 1876, passim.

⁴ Les âges de la pierre, traduction Barbier, Même librairie, 1878. Introduction.

⁵ Précis de paléontologie humaine. Paris, 1870. Introduction.

⁶ La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments. Paris, Félix Alcan, 1889. Chapitres I et X.

vieux livre d'archéologie sans y trouver au moins quelques allusions, quand ce n'est pas l'indication de séries entières de découvertes plus ou moins bien commentées. Agassis — je crois bien que c'est Agassis — a dit : Quand une théorie nouvelle est lancée dans le monde, on dit d'abord : elle est absurde; ensuite : elle est contraire à la religion; enfin : mais ç'a été toujours l'avis de tout le monde ! Ceux qui émettent ce dernier jugement sont bien plus dans le vrai que ne le pensait l'éminent naturaliste, car il est bien peu de sciences qui ne soient le produit fatal des travaux accumulés par vingt générations de penseurs. Rien ne vient de rien : toutes les découvertes dont notre siècle est vain au point d'en paraître ébloui, étaient en germe dans les œuvres des sages de l'antiquité. La plante a longtemps végété, puis elle a poussé et, enfin, elle épanouit aujourd'hui ses magnifiques fleurs au soleil. Ceux de nos jours parmi les plus illustres qui, tout en méritant le titre de savant, ont tenu à honneur d'être aussi des lettrés, sont si intimement convaincus de cette vérité qu'ils consacrent le meilleur de leurs veilles à renouer les tronçons de la chaîne brisée par laquelle leurs propres découvertes se rattachent aux obscures expériences des philosophes grecs et aux fécondes recherches des alchimistes du moyen âge. M. Berthelot, qui s'est si fort élevé contre l'affirmation courageuse de la banqueroute scientifique dont nous sommes les témoins, a donné lui-même une fort bonne démonstration de cette banqueroute, en prouvant, par ses belles et consciencieuses études sur l'histoire de la chimie, que le savoir moderne, alors même qu'il semble plus complètement voler de ses propres ailes, ne fait qu'enfoncer un peu plus profondément la charrue dans un sillon dès longtemps creusé par l'antique sagesse. L'archéologie préhistorique ne fait pas exception à cette règle. Elle aussi a ses racines qui descendent bien avant dans l'humus de l'histoire et de l'érudition. Sans remonter au sage Hésiode et au pessimiste Lucrèce, combien de déchiffreurs de textes et de documents n'ont-ils pas professé la croyance aux trois âges successifs de la pierre, du bronze et du fer? Combien d'antiquaires oubliés et d'annalistes obscurs ne se sont-ils pas préoccupés de l'origine des monuments mégalithiques, dont ils ont très bien reconnu le caractère sépulcral, émettant des vues fortes et originales qui ont été reprises avec éclat de nos jours, présentées de bonne foi comme des nouveautés, et ont même fait la gloire de leurs rééditeurs inconscients! Vous savez, cher maître, quel gros dossier j'ai pu constituer sur ce sujet piquant. Du vénérable et presque fabuleux Hésiode, qui, dans son poème *Des œuvres et des Jours*, chante les temps reculés où le fer n'avait pas encore remplacé l'airain, jusqu'aux frères Rosny, dont la plume audacieuse repeuple les cités lacustres et les antres troglodytiques, ce dossier contient des extraits significatifs de presque tous les poètes et tous les philosophes, sans oublier les historiens, les érudits et même les théologiens, car il en est bien peu, parmi tous ceux qui ont écrit, dont la

pensée n'ait été sollicitée, au moins une fois, par le grave problème des débuts de l'humanité. Les opinions de certains d'entre eux ont été sommairement rappelées par MM. Evans, Lubbock, Hamy, Cartailhac, mais je constate avec un vif regret que celui dont les volumineuses et classiques publications auraient dû être tout d'abord compulsées, dom Bernard de Montfaucon, a été totalement négligé par les trois premiers de ces auteurs et à peine consulté par le dernier, celui qui, cependant, s'est le plus énergiquement employé à la revendication des droits légitimes de l'ancienne science. Voici, à titre d'information, la note de M. Emile Cartailhac sur le grand érudit de Saint-Maur :

Pourtant des idées vraiment justes (sur l'origine des dolmens) étaient déjà (au XVIIIe siècle) publiées. En 1685, on avait découvert et fouillé avec soin, à Cocherel, en Normandie, un ossuaire caché dans une crypte en grosses dalles brutes. On avait remarqué les os pointus qui avaient armé les lances, et les haches de pierre. Montfaucon, dans son Antiquité expliquée, avait figurée et la sépulture qu'il n'hésite pas à attribuer aux anciens Celtes ou Gaulois, et qu'il compare avec beaucoup de sagacité aux tombeaux des mêmes types déjà signalés dans le nord de l'Europe⁷.

Et c'est tout...

L'illustre bénédictin méritait mieux que ces courtes lignes, alors surtout qu'une si large place était faite, dans le même livre, à des archéologues de dernier ordre, comme Mahudel, qui s'était visiblement inspiré des travaux de Montfaucon, ou comme Jussieu, qui ne pouvait pas non plus ignorer les magistrales observations de *L'Antiquité expliquée*. Penchons-nous, à notre tour, sur les quinze in-folio de ce merveilleux recueil, et lisons-les avec le soin, l'attention que l'auteur lui-même réclame dans sa modeste préface, promettant à celui qui considérera bien les images en les comparant entre elles et en se reportant aux explications, non seulement une connaissance approfondie du sujet, mais encore bien des choses qui lui avaient échappé à lui-même.

Plus de trente ans avant la publication de cette monumentale encyclopédie de l'antiquité, dom Bernard de Montfaucon, ayant été chargé par ses supérieurs de la publication des Pères grecs, aborda résolument l'étude des antiquités profanes, estimant avec juste raison que leur connaissance était indispensable dans une telle entreprise. Lui-même a raconté, trop sobrement à notre gré, à quels gigantesques travaux il dut se livrer pour acquérir, suivant ses propres expressions, « de nouvelles connoissances sur cette vaste mer de l'antiquité, » et comment la pensée lui vint d'en faire profiter le public. Or, presque au moment où il se raidissait contre les fatigues qu'il envisageait dans cette

⁷ La France préhistorique, p. 168

lutte colossale, un sien ami, M. de Cocherel, gentilhomme normand des environs d'Evreux, faisait une découverte intéressante qui l'entraîna à s'occuper des peuples barbares qui gravitaient autour des grands empires classiques de l'antiquité, et à jeter les premières bases de l'archéologie préromaine. Laissons Montfaucon raconter en détail cette découverte ; nous rechercherons ensuite les conséquences qu'il sut en tirer.

Voici une autre sépulture gauloise plus singulière que les précédentes⁸. L'an 1685, M. de Cocherel, gentilhomme de Normandie au diocèse d'Evreux, voyant deux pierres sur une colline auprès du lieu de Cocherel, crut que cela marquoit quelque chose de caché en terre : il fit ôter les deux pierres, et creuser au-dessous. Les ouvriers en fouillant la terre trouvèrent un sépulcre composé de cinq pierres brutes d'énorme grandeur. On y trouva deux crânes, et au-dessous de chacun une pierre dure taillée à la manière du fer d'une hache : l'une qui est de la pierre appelée pyrites, de six ou sept pouces de long, et un et demi de large: le côté qui tailloit est fort aigu, et se termine en angles pointus. L'autre qui est de beau giade oriental verdâtre et marqueté d'argent, a aussi forme de hache, est percée à l'un des bouts, et a trois pouces de long et deux de large : cette pierre est bonne contre l'épilepsie et la néphrétique : on assure que l'expérience en a été faite⁹. Sous ces deux cadavres il y avoit une grosse pierre qu'on ôla, et l'on trouva dessous les ossements de deux autres corps, qui avoient aussi leurs haches de pierre sous la tête: leur ligure étoit la même que les précédentes, mais les pierres étoient d'une autre couleur, et de différente espèce. Au même endroit il y avoit trois urnes remplies de charbons. En élargissant la fosse les ouvriers trouvèrent seize à dix-huit autres corps étendus côte à côte sur la même ligne: leurs têtes étoient tournées vers le midi, et leurs bras étendus à côté du corps ; chacun avoit une pierre sous la tête et une hache comme les précédens. Ces corps étoient de stature commune, quoiqu'aient pu dire certaines gens, et leurs crânes beaucoup plus durs et épais qu'à l'ordinaire. Une de ces têtes avoit eu le crâne percé en deux endroits, mais il paroissoit que les plaies avoient été guéries, et le crâne refermé. Les haches de pierre étoient toutes de la même forme, mais de couleur différente, rousses, noirâtres, et d'autres couleurs. On y trouva trois os pointus comme le fer d'une hallebarde, qui avoient été autrefois (ichez à de longs bâtons pour en faire des lances et des piques. Un de ceux-là

⁸ (1) Ces sépultures étoient l'une gallo-romaine avec une figurine de Vénus en terre cuite, l'autre franque avec une grande boucle de ceinturon plaquée d'argent, dont Montfaucon méconnut complètement la véritable destination, la prenant pour l'ornement d'une coiffure.

⁹ *Ne sourions pas de cette demi-aflinnation : cent ans après Montfaucon de graves pharmacopées prescrivait encore l'emploi de la néplirithé contre les douleurs rhumatismales. SI. Cartailhac, dans son livre l'Age de la pierre dans les souvenirs et superstitions populaires (.Pans, Keinwaki, 1878), cite de curieux exemples de cette croyance (page 'Ai). Il eut pu facilement en grossir le nombre, en ouvrant le premier venu des lexiques des xvii^e et xviii^e siècles.*

étoit de la jambe d'un cheval. Il s'y rencontra aussi des pointes, les unes d'ivoire et les autres de pierre, qui avoient servi de pointes de flèches. Il paroît par là que ces barbares n'avoient aucun usage ni du fer ni du cuivre, ni d'aucun autre métal. Un morceau de corne de cerf qui fut trouvé au même endroit, avoit servi pour y insérer une de ces haches: cette corne avoit un trou à l'un des bouts pour y fixer un manche de bois. A côté de ces corps sur un terrain plus élevé de huit pouces on voyoit une grande quantité d'ossements à demi brûlez, et parmi ces ossemens un tas de pierres, sur lesquelles étoit une urne de terre cuite cassée et pleine de charbons : au-dessous des os étoit une couche de cendres d'un pied et demi de haut. Entre les ossements on trouva, ce qui est à remarquer, deux morceaux de crâne d'épaisseur ordinaire, et à l'angle gauche de cet espace une grande pierre presque ronde, sur laquelle étoient trois autres petites pierres. Sur ces découvertes plusieurs firent de grands raisonnemens, et imaginèrent bien des choses, comme il arrive ordinairement quand on découvre quelque chose de singulier. Cependant on en a tellement perdu la mémoire, que je ne sai s'il se trouve encore quelqu'un qui ait connoissance de ce monument et du lieu où on l'a trouvé.

Voilà la relation que me fit de sa découverte M. de Cocherel, sous les ordres et les yeux duquel tout a été déterré. Il étoit homme d'esprit et mon ami; il remarqua tout avec exactitude. Il me montra en dessin toutes les haches trouvées sous les têtes de ces barbares et les pointes des lances et des flèches. J'ai encore vu il n'y a pas longtems entre les mains de son frère l'Abbé la hache de jade oriental, qu'il a peut-être encore aujourd'hui, et qu'il estime beaucoup¹⁰.

Par quelle injustice du sort le sire de Cocherel n'est-il pas célèbre parmi les archéologues et les préhistoriens, alors que tant d'autres le sont sans jamais avoir exécuté la moindre fouille, ou pour en avoir exécuté sans intelligence, ou qui, encore, ont introduit dans la science des idées fausses et des faits douteux dont il est si difficile de la débarrasser? Cet homme d'esprit, ce sagace observateur dont le nom, à défaut du portrait, devrait figurer dans les galeries du Musée de Saint-Germain, est sans doute le premier en France qui ait fouillé méthodiquement une sépulture préromaine et qui se soit nettement rendu compte des faits observés. Gentilhomme campagnard, peu désireux de se faire un nom dans la science, après avoir satisfait son intelligente curiosité, il ne trouva rien de mieux que de communiquer ses idées et ses dessins à l'illustre bénédictin duquel on pourrait dire qu'il avait embrassé l'antiquité tout entière, en changeant un seul mot à l'inscription qui fut gravée au-dessous de la statue de Buffon.

¹⁰ L'Antiquité expliquée, t. v, 2^e partie, chap. IX, pp. 194-196.

Dom Bernard de Montfaucon devait faire bon usage des communications de M. de Cocherel. Rien d'aussi intéressant que de constater comment il interprète logiquement les faits et en tire des conclusions que ne désavouerait pas un rédacteur des *Reliquae Aquitanioe*.

D'emblée, il distingue dans cette sépulture deux modes distincts correspondant à deux civilisations différentes, antérieures toutes deux à l'usage des métaux.

Il ne faut point douter, dit-il, que ce ne fût la sépulture de deux nations et de l'antiquité la plus reculée. Ces corps entiers rangez sous la même ligne étoient de quelque nation barbare qui n'avoit encore l'usage ni du fer ni d'aucun métal. Les deux qui étoient dans un sépulcre fait de grandes pierres, étoient apparemment des chefs ou des princes de cette nation, et c'est pour cela que l'un d'eux avoit pour hache une pierre précieuse. Les corps brûlez étoient des Gaulois, qui bruloient les corps de leurs morts¹¹ (1).

Montfaucon pour cette dernière affirmation se basait sur un passage de César¹² et sur le résultat de fouilles faites à Blois en 1710, où une sépulture par incinération avait livré une statuette gallo-romaine des types bien connus aujourd'hui des fabriques de l'Allier¹³. Le judicieux antiquaire donne là une nouvelle preuve de la conscience qu'il apportait dans son travail de résurrection, contrôlant, chaque fois qu'il était possible, les textes par les monuments, demandant le secret des premiers aux révélations des seconds, expliquant les énigmes posées par les vestiges vénérables que les fouilles faisaient sortir du sol historique entrevu sous le sol agricole, par les écrits des historiens et des poètes, appliquant, enfin, près d'un siècle et demi à l'avance, cette méthode scientifique qui devait être de nos jours si féconde en résultats, et que Peiresc fut le premier à deviner et à employer dans son « estude » d'Aix, comme nous espérons le démontrer ailleurs.

Tant que cette méthode le soutient, Montfaucon est inattaquable: ses conclusions sont à bien peu de chose près celles d'un fouilleur moderne ; dès qu'il se lance sur le terrain des hypothèses, il tombe dans le domaine de la fantaisie, comme quand il raisonne sur l'épaisseur plus ou moins grande des crânes trouvés dans le tombeau de Cocherel et en déduit la

¹¹ L'Antiquité expliquée, t. v, 2^e partie, chap. IX, p. 196..

¹² « César dit peu de chose des funérailles gauloises, mais ce qu'il en dit est fort remarquable. Les Gaulois font des funérailles magnifiques et somptueuses. Ils jettent dans le feu tout ce qui a été cher au défunt, etc. » Ibid., p. 190.

¹³ Ibid., p. 190-191. Hanche 136. On peut comparer les trois figurines reproduites dans cette planche avec celles du Catalogue du musée de Moulins, notamment pi. VIII, fig. 22; pi. XVI, fig. 620, 658, 654, etc.

présence de deux nations bien distinctes, l'une habituée à aller tête nue et l'autre, au contraire, fermement attachée à l'usage des coiffures...

Que celui qui n'a jamais échafaudé des conjectures hasardeuses jette le premier la pierre contre lui ! Pour notre part, nous préférons le suivre dans les déductions logiques qu'il tira de la découverte de Cocherel, et dans les recherches diverses où cette découverte l'entraîna.

Son attention paraît s'être portée de bonne heure sur les haches de pierre.

Comme j'ai eu, dit-il, occasion de parler souvent à diverses personnes de cette découverte, quelques-uns m'ont dit qu'on déterre souvent de ces sortes de haches dans les parties septentrionales de la Gaule Belgique, dans la Picardie, dans l'Artois et dans les autres pays voisins de la basse Germanie, des Bataves, et des autres nations germaniques du Nord, où la barbarie a régné plus longtemps. Un grand nombre s'établirent dans la Gaule Belgique, comme dit Jules César au premier livre de ses Commentaires. Comme ces nations si reculées et si éloignées de tout commerce n'avoient ni fer ni autre métal, elles se servoient de haches de pierre et de pointes d'os pour leurs piques et pour leurs flèches... Sur l'avis donc qu'en ces parties septentrionales de l'ancienne Gaule on déterroit souvent de ces sortes de haches, je priai dom Paul Colinet, Procureur de l'abbaye de Corbie, détacher de m'en faire avoir quelques unes : il s'en acquitta de la manière la plus obligeante, et me procura deux haches. De ces deux haches l'une est d'une pierre des plus dures, c'est une espèce de pierre à fusil qu'on appelle en latin pirites, fort cassante et difficile à mettre en une forme déterminée, à cause de sa grande dureté qui passe celle du porphyre. Cette hache est bien travaillée et polie; elle a quatre pouces et demi de long, et deux et demi de large à l'un des bouts: comme elle va toujours en diminuant, elle n'en a qu'un et demi à l'autre bout, qui est celui qui frappoit; il est aussi plus mince et plus délié, afin qu'il pût blesser et percer plus facilement¹⁴.

Si nous comprenons bien ces paroles, Montfaucon se fourvoie ici visiblement sur le mode d'emploi de l'arme de pierre qu'il décrit d'ailleurs si bien. C'est le côté le plus large qui était destiné à frapper et non le bout opposé, pointu et conique, qui s'insérait dans le manche. La cause de cette erreur doit être recherchée dans les cassures qui défigureraient notablement ce celt comme on peut s'en convaincre par l'image donnée dans *l'Antiquité expliquée*. D'ailleurs Montfaucon revint totalement sur cette fausse appréciation, quand un peu plus tard il s'occupa à nouveau

¹⁴ (1) Tome v, 2^e partie, p. 197.

des armes de pierre dans le quatrième tome du *Supplément de l'Antiquité expliquée*.

Voici ce nouveau passage où nous trouvons la preuve de la constance avec laquelle le docte religieux continuait les recherches auxquelles l'avait entraîné la découverte de Cocherel :

J'ai parlé au cinquième tome de l'Antiquité des haches de pierre dont se servoient anciennement pour la guerre plusieurs nations barbares. La grande quantité qu'on en trouve en certains endroits de la Picardie, pays des Moriens, et dans la Germanie, fait juger que c'étoit une arme fort commune en ces pays là : en voici une que j'ai acquise depuis peu au cabinet de cette abbaye. Elle est noire, d'une pierre de touche des plus fines, où l'or et l'argent marquent au plus léger attouchement; elle est grosse et fort pesante, même par rapport à la grosseur du volume. Elle a près de sept pouces de long, et deux pouces de large au milieu jusqu'au tranchant. Le graveur l'a réduite en plus petite forme contre mon gré. Ces barbares se servoient de ces haches pour armes. Il les fichoient dans des manches de corne de cerf. On en trouvera une de cette matière dans le tombeau trouvé, auprès d'Evreux, l'an 1685, dont nous avons fait la description¹⁵...

En pareille matière notre antiquaire se souciait médiocrement des idées reçues. Lui-même s'en est expliqué nettement : « L'autorité des modernes ne décide rien sur des faits d'antiquité, » écrivait-il en 1711, au président Bouhier ; la « critique ne plie point sous l'autorité, » répond-il, en 1733, à quelqu'un qui défend, en s'appuyant sur Gaumain, l'authenticité de la fausse inscription de Chyndonax¹⁶. Il croit aux faits seuls, les contrôle longuement¹⁷, puis se prononce en toute assurance. C'est ce qui arrive pour les armes primitives.

« Entre les peuples barbares, quelques-uns se servaient de haches de pierre, » dit-il¹⁸, et il résume à nouveau la découverte de Cocherel, en ajoutant que ces haches s'emmanchaient au moyen d'un fragment d'andouilles de cerf. Il avait raison d'insister sur ce détail caractéristique, car cette question a longtemps préoccupé les archéologues, et les préoccupe même encore aujourd'hui peut-être, tant on a été frappé par leur manque absolu de douille. Pourtant, depuis longtemps Clavigero avait décrit les haches des anciens Mexicains et avait nettement caractérisé la différence radicale qui existe entre elles et les haches

¹⁵ *Supplément de l'Antiquité expliquée*, t. IV, p. 29.

¹⁶ Ph. Tamizey de Larroque, *De la correspondance inédite de Montfaucon*. Paris, 1879, p. 21 et 27, note 1.

¹⁷ « Dans cette même lettre (au R. P. Dom Jean Guillot, mai 1695), les archéologues trouveront d'intéressantes particularités sur une sépulture antique découverte près de Beauvais et sur des instruments vulgairement appelés haches gauloises qui sont depuis quelques années l'objet de l'attention de tant, de savants chercheurs. » (Tamizey de Larroque, loc. cit., p. 11, note 3.)

¹⁸ *L'Antiquité expliquée*, t. IV, 1^{re} part., p. 69-70

modernes, en disant qu'elles ressemblent à celles-ci, sauf toutefois que « nous insérons le manche dans un trou pratiqué dans la hache, tandis qu'ils insèrent la hache dans un trou pratiqué dans le manche»¹⁹.

Aldrovande avait décrit, sous le nom de securis lapidea in sacrificiis Indorum usitata²⁰, une hache de pierre si semblable aux celts européens qu'on eût dû facilement conclure de l'emmanchement de celle-là à celui de ceux-ci, et, de fait, quelques rares bons esprits n'avaient pas hésité un seul instant : ainsi le docteur Plat, qui, dans son *History of Straffordshire*, publiée en 1686, dit qu'en « visitant le musée Ashmoleanum on peut s'assurer de la façon dont on les fixoit à un manche, car on trouve dans ce musée plusieurs haches indiennes de la même espèce, exactement dans l'état où elles étaient quand on s'en servoit²¹. » Montfaucon est sans doute le premier qui ait signalé l'emploi de la gaine en corne de cerf qui fut un perfectionnement sur l'emmanchure directe dans le bois. En effet, comme le fait observer judicieusement sir John Evans, la forme de coin qu'affecte toujours le celt devait faire éclater tôt ou tard le manche. « C'est probablement dans le but de remédier à cette rupture que l'on adopta la douille intermédiaire en corne de cerf si commune dans les stations lacustres de la Suisse. On commençait par fixer solidement la pierre dans un morceau de corne de cerf dont l'extrémité recevait une forme carrée mais allant un peu en diminuant; on ménageait, en outre, un épaulement pour empêcher la hache de pénétrer trop avant dans le manche²².» Montfaucon n'est pas moins affirmatif et moins précis pour l'emploi par les peuplades du nord de l'Europe des flèches d'os et de pierre.

Plusieurs peuples barbares, dit-il, mettaient aux flèches, au lieu de fer, des pointes d'os. Les Sarmates, dit Pausanias, n'ont point de fer dans leur pays, et comme ils n'ont aucun commerce avec les autres nations, ils n'en font point apporter d'ailleurs : mais ils mettent à leurs lances au lieu de fer des pointes d'os; ils ont des arcs de bois de cornouiller, et des flèches du même bois, auxquelles ils mettent aussi des pointes d'os. Les Germains, dit Tacite, manquant de fer, faisaient des pointes d'os à leurs flèches. Les Huns, selon Ammien Marcelin, mettoient aussi à leurs traits des pointes d'os au lieu de fer. Un monument des plus réguliers et des plus anciens, trouvé à vingt-deux lieues de Paris, en 1685, nous fournit des choses fort curieuses sur cet article. On y trouva des os pointus comme le fer d'une hallebarde, qui avoient été autrefois fichés à de longs bâtons, pour en faire des piques et des lances : un de ceux-là était de l'os

¹⁹ Cité dans *Les âges de la Pierre*, par sir John Evans. Germer-Baillère, 1878, p. 152

²⁰ (5) *aldrovande, Musaeum metallicum in Opéra omnia* (Bononice, 1648, in-f.) p. Itt.

²¹ (1) Cité par sir John Evans, même ouvrage, p. 64. (2) Sir John Evans, loc. cit., p. 154.

²² Sir John Evans, loc. cit., p. 154.

de la jambe d'un cheval. Il s'y rencontra aussi des pointes, les unes d'ivoire et les autres de pierre, qui avoient servi à des flèches²³.

J'en aurais long à transcrire si je voulais reproduire tous les passages dans lesquels Montfaucon revient pour les utiliser sur ses investigations dans l'ossuaire de Cocherel: ce que j'en ai extrait suffit pour montrer à la fois le profit qu'il savait tirer de l'observation des faits, l'indéfectible ténacité avec laquelle il continuait ses recherches, et l'idée très claire, très arrêtée qu'il avait d'un état de civilisation dans lequel les métaux étant inconnus, l'os et la pierre étaient d'un emploi universel pour les armes et pour les outils.

En ceci d'ailleurs, et le fait vaut que nous nous y arrêtions, il était en partie guidé par ce qu'on appelle aujourd'hui l'ethnographie comparée ; science, ou plutôt méthode féconde que Peiresc, auquel il faut toujours revenir, avait employée avec une rare sagacité, et que notre bénédictin employait comme d'instinct, en comparant l'état des anciens barbares à celui des sauvages modernes, dont les voyageurs et les missionnaires avaient déjà étudié les mœurs avec beaucoup de zèle et d'intelligence. On sait tout ce qu'ont fourni de commentaires les descriptions qu'a laissé Hérodote de l'équipement des diverses troupes barbares qui se trouvaient dans l'armée de Xerxès. Je doute qu'en aucun d'eux on trouve autant de lucidité, de saine raison, qu'en ce paragraphe consacré par Montfaucon aux sauvages à peau basanée qui du fond de la Lybie étaient venus à l'appel du Roi des Rois contre les fils de Cadmus.

La massue étoit encore une arme en usage dans les combats. Les Germains s'en servoient dans les guerres, comme nous voyons sur les colonnes²⁴. Les Gaulois aussi en avoient de courtes et grosses, s'il en faut croire le monument trouvé en Bourgogne : il y en a une qui est toute hérissée ou de noeuds d'arbres ou de pointes de fer... Telles étoient aussi les massues des Ethiopiens de Xerxès, selon Hérodote. Les sauvages de l'Amérique ont encore des massues qu'on appelle Boutou: cette sorte d'arme est lionne pour la mêlée quoiqu'elle ait ses inconvénients: dans le temps qu'un homme lève sa massue, il peu' facilement être percé. Cependant nous avons vu de nos jours les Anglois se servir de la crosse de leurs mousquets comme de massues, et défaire des régiments Allemans avec cette sorte d'arme²⁵.

La même comparaison entre les faits rapportés par les voyageurs et les récits des anciens historiens, revient en plus d'un chapitre de *l'Antiquité expliquée* : je n'en retiendrai que ce dernier passage : « Les Barbares qui après la défaite du jeune Cyrus poursuivirent les Grecs commandés par

²³ Tome IV, première partie, p. 68.

²⁴ Les colonnes Trajane et Antonine à Rome.

²⁵ *L'Antiquité expliquée*, t. iv, prem. pari. pp. 70-71.

Chérésophe et par Kénophon, avoient des arcs de près de trois coudées, c'est-à-dire de 4 pieds et demi: ce qui ne doit pas paroître extraordinaire, car certains sauvages de l'Amérique en ont de cinq ou six pieds²⁶ ... » En écrivant ceci, j'ai devant moi un de ces grands arcs, un arc de plus de deux mètres de longueur, originaire de l'Amérique Australe, qui me rappelle un autre précurseur des modernes études sur l'homme avant l'histoire, auquel il appartenait avant de venir orner mon cabinet, le vénérable abbé Nonorgues, curé de Bruniquel, qui, longtemps avant Lartet et Boucher de Perthes, avait surpris l'homme de l'âge du renne dans les abris sous roche des bords de l'Aveyron, et qui fut le véritable auteur des magnifiques feuilles de Bruniquel dont M. Brun eut seul l'honneur: *Sic vos non cobis...*

Revenons à Montfaucon, dont nous ne prétendons pas exagérer le mérite, mais dont nous voulons absolument que l'on ne méconnaisse plus le rôle. Il serait injuste de prétendre que, le premier, il a nettement compris et expliqué ce qu'étaient ces curieuses armes de pierre qui, plus indestructibles que l'airain, surgissent journellement du sol pour nous révéler ces lointains ancêtres dont l'histoire n'a pas recueilli les noms. A la fin du xvie siècle, Michel Mercati ne s'y était pas trompé et les avait classées comme armes anciennes dans les armoires de la *Métallothèque* vaticane. Dans le nord de l'Europe, de doctes observateurs étaient arrivés au même résultat. Dans notre pays, malgré les recherches les plus actives, M. Cartailhac, oubliant Montfaucon, nous désigne comme seuls initiateurs en cette matière Jussieu et Mahudel. L'opinion générale alors s'obstinait à reconnaître dans les armes de silex ces fantastiques pierres du tonnerre auxquelles on a cru de tout temps, auxquelles nos paysans croient encore, en leur prêtant des pouvoirs magiques d'une incomparable puissance²⁷. Montfaucon n'a jamais accepté cette étrange superstition et nous avons assez vu avec quelle perspicacité il a reconnu la véritable nature de ces pierres dont il n'a pas cessé de s'occuper depuis 1685. Malgré cela Jussieu et Mahudel se crurent obligés de démontrer que les haches de pierre n'étaient pas des dards du tonnerre. Or, la lecture faite par Jussieu à l'Académie des Sciences sur l'Origine, et les usages de la pierre de tonnerre est de l'an 1723 et le mémoire de Mahudel sur les Prétendues pierres de foudre est de sept ans plus jeune, ayant été lu à la même Académie en 1730. *L'Antiquité expliquée* de Dom Bernard de Montfaucon ayant paru pour la première fois en 1719, il fallait un certain aplomb à ces deux plagiaires pour s'emparer aussi effrontément d'un sujet si complètement élucidé par le docte antiquaire dont les œuvres étaient dès lors connues de tous les lettrés. Il est vrai que celui-ci

²⁶ L'Antiquité expliquée, t. iv, prem. part., p. 67.

²⁷ (1) Voir la curieuse étude de M. Emile Cartailhac, L'Age de la Pierre dans les superstitions populaires, Toulouse, 1878, chapitres 1 et II,

s'était borné à constater l'existence des haches de pierre sans s'abaisser à discuter l'opinion populaire sur les traits de foudre. Jussieu,, à la rigueur, pouvait ne pas avoir lu les passages si caractéristiques que nous venons de reproduire, et être arrivé de son côté, par des observations toutes personnelles, à des idées saines sur la matière. Ce ne serait pas la première fois que deux auteurs séparés seraient arrivés aux mêmes résultats. Mais il est certain que pour le louche Nicolas Mahudel, médecin, numismate, traître à sa patrie et bigame²⁸, on ne saurait arguer de son ignorance des travaux de Montfaucon avec qui il fut longtemps en relations²⁹. Il n'est que juste de le déposséder au plus vite du demi-renom de précurseur que de modernes préhistoriens se sont trop pressés de lui accorder sans avoir suffisamment vérifié ses titres³⁰. Il est juste surtout de rendre à Bernard de Montfaucon et à son modeste ami le sire de Cocherel l'honneur qu'on leur a dénié jusqu'ici pour le donner aux plus indignes.

Et ce n'est pas le seul honneur qu'il faut rendre à Montfaucon en cette curieuse page de l'histoire des sciences archéologiques, car il a tout aussi nettement reconnu l'origine barbare et la destination funèbre des monuments mégalithiques, que la véritable nature de ce qu'on appelait alors tantôt des pierres néphrétiques, tantôt des pierres du tonnerre. (A suivre.)

J. MOMMÉJA.

²⁸ (1) Consulter les tables de l'Antiquité expliquée, au nom de Mahudel.

²⁹. (2) Emile Cartailhac, loc. cit. p. 14, et La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments, p. 11.

³⁰ (3) Sur les sources de l'histoire du répugnant Mahudel. consulter la copieuse note de M.TarnizeyDOM

BERNARD DE MONTFAUCON
ET L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE
(Suite et fin)³¹

D'après M. Cartailhac, Rabelais est le plus ancien auteur français qui ait mentionné un dolmen : la pierre levée de Poitiers. Jean Bouchet, en ses *Annales d'Aquitaine*, l'avait précédé de quelques années, et un grand nombre de documents du moyen âge les avaient devancés tous deux de plusieurs siècles. A l'aube du XVIIe deux obscurs historiens provinciaux avaient déjà donné des indications très précises sur leur origine gauloise et leur caractère funéraire ; c'étaient : Guyon de Maleville, à Cahors, et le chanoine Tarde, à Sarlat. D'autres sans doute étaient arrivés aux mêmes résultats, mais il était réservé à Montfaucon de jouer là encore le rôle si enviable d'initiateur, et ce fut toujours la nécropole de Cocherel qui lui ouvrit les yeux et lui servit de point de départ. Comme nous l'avons déjà constaté, il s'était livré à d'actives recherches sur les armes de pierre, demandant à tous ses correspondants de lui en recueillir et s'enquérant d'elles à tous les savants étrangers qui venaient le visiter. C'est ainsi qu'il entra en relations avec Jacques Christophe Iselin, professeur à Bâle, comme celui-ci le rappelle dans le fragment suivant d'une intéressante lettre qu'il écrivit le 12 mai 1718 à dom Bernard de Montfaucon et que celui-ci a publiée in-extenso, voulant laisser à ce docte ami tout l'honneur de ses judicieuses observations.

"J'ai cru que je ne pourrais rien faire de mieux que de vous envoyer une estampe de quelques urnes et de certaines pierres trouvées depuis quelques années dans la Hesse, auprès de la rivière nommée Adrianus, dont Tacite fait mention. Je sais que vous n'avez que faire de ces urnes ; mais pour ce qui regarde les pierres, comme elles sont faites d'une manière qui, jointe à la circonstance des urnes pleines d'ossements avec lesquelles elles ont été trouvées, persuade qu'elles ont autrefois servi d'armes; j'ai cru que le dessin vous en feroit plaisir : d'autant que je m'appercus une fois que j'eus l'honneur de vous voir, qu'une découverte semblable faite du côté d'Evreux, dont, on vous avoit envoyé le détail, vous avoit été fort agréable, parce que ces sortes de monumens sont, plus rares dans vos quartiers³².

L'ouvrage que le professeur de Bâle envoyait au prince des antiquaires n'était autre que *les Antiquitates septentrionales* de Jean-George Keysler, que Montfaucon traite d'ouvrage fort exact et où il a appris à connaître les monuments mégalithiques du Nord de l'Europe, mais qui dut le faire sourire avec ses théories plus qu'étranges sur les géants et les

³¹ Voir ci-dessus, page 5. Tome XXXIX- février 1898

³² L'Antiquité expliquée, t. v, 2e partie, page 198.

sorciers. Peut-être est-ce à ces divagations d'un érudit en délire qu'il songeait quand il écrivait dans la préface de son ouvrage :

D'autres s'étendent beaucoup sur des raisonnements vagues et incertains qui ne mènent à rien : ils veulent donner raison de tout : s'ils trouvent un monument inconnu, il faut qu'ils entassent conjecture sur conjecture, plutôt que d'avancer qu'ils n'y entendent rien....

De ses lectures, de ses correspondances et de ses propres observations, l'infatigable travailleur tira la matière des trois intéressants chapitres qu'il a consacrés aux "Tombeaux des Gaulois et des peuples Septentrionaux" dans le Supplément de l'Antiquité expliquée. Ne pouvant les reproduire en entier, nous allons en donner une analyse consciencieuse, pour bien montrer qu'on n'a fait que lui emprunter, en France au moins, et presque de nos jours, tout ce qui a été dit de raisonnable sur ce sujet si obscur mais si passionnant.

Il débute d'abord par quelques vues fort judicieuses sur les tertres funèbres³³: « Les peuples Septentrionaux, Scythes, Sarmates, Danois, Germains, ceux de la Grande-Bretagne et autres, ne faisoient pour sépulcre aux Rois, Princes et gens de première distinction, que des monceaux de terre, plus grands apparemment ou plus petits selon la qualité des gens. »

La première preuve de cette affirmation est demandée d'abord à Hérodote (description du tombeau d'Aliattès), puis aux observations directes de son obligé correspondant, le professeur Iselin « touchant le sépulcre des Septentrionaux, des Cimbres, du Danemarck, de Suède et d'autres pays ».

« Ils ont, dit-il, au-dessus des cadavres de grands monceaux de sable et de pierre : quelques-uns de ces monceaux ont jusqu'à cent pas de circuit ; ceux-ci ont servi à des Princes ou à des gens de la première qualité, ou à de nombreuses familles des plus qualifiées ; ce qu'on reconnoit par la grande quantité d'urnes et d'ossemens qu'ils renferment. Quelquefois ces monceaux sont plus petits, et alors ils sont faits apparemment pour des gens d'une qualité médiocre. Cette conjecture est encore appuïée par des instruments qui s'y trouvent d'un plus grand ou d'un moindre prix, selon la qualité des gens. La surface de ces sépulcres est quelquefois nue, ce n'est que simple terre ; et quelquefois aussi elle est pavée de pierres ; mais comme ces pavez n'ont pas plus d'étendue qu'un corps humain, je conjecture qu'ils étoient faits pour y étendre, comme sur un lit, des corps non brûlez. Ce qui me confirme dans cette pensée est que je n'ai lu nulle part qu'on ait trouvé des urnes sur ces pavez de pierre. On en a quelquefois trouvé tout auprès; et cela fait voir que l'une et l'autre

³³ Sans multiplier les références, je dirai simplement que tous les extraits relatifs aux monuments mégalithiques sont pris aux chapitres 2, 3 et 4 de la septième partie du Supplément de l'antiquité expliquée, tome v, à partir de la page 143 jusqu'à la page 150.

manière d'ensevelir, ou en brûlant les corps, ou en les laissant entiers, étoit en usage en ce pays-là tout de même qu'à Rome.... »

Immédiatement après les tumuli, Montfaucon étudie les mégalithes, et ce chapitre est à reproduire presque tout entier; on remarquera, sans doute, la précision avec laquelle les dolmens sont décrits, et ce qui est dit de leur nombre, qui est pour chaque district, pourrait-on dire, proportionnel à l'attention du chercheur :

"La coutume de faire des sépulcres avec des pierres brutes d'énorme grandeur étoit pour le moins aussi suivie que l'autre. Il n'en faut point, d'autres preuves que les monumens de cette sorte; qui restent aujourd'hui dans les régions Septentrionales, dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, et ailleurs. Ils les faisoient ordinairement eu cette manière : ils enfonçoient en terre de fort grandes pierres, laissant quelque espace entre elles, et en mettoient sur celles-là de plus grandes, en sorte qu'en certains endroits il se trouve de ces monumens barbares, où un assez grand nombre de personnes peuvent se mettre à couvert de la pluie et des injures de l'air. Ce n'est pas seulement dans les pays Septentrionaux que ces sépulcres se trouvent ; il y en a encore plusieurs en France, surtout dans le Maine et dans la Bretagne, et apparemment aussi dans d'autres provinces. Ces sortes de monuments se présentent en foule dès qu'on a une fois commencé à les remarquer. On les négligeoit devant, on les regardoit avec indifférence, on les détruisoit quand on pouvoit se servir des matériaux³⁴. Il n'y en a eu apparemment de sauvez que ceux qui ne se sont pas trouvez à portée d'entrer dans de nouveaux édifices."

Tout ce passage devrait, être glossé et commenté, presque mot pour mot, pour montrer jusqu'à quel point l'auteur s'était pénétré de son sujet. La description du dolmen classique est courte mais exacte. Ce qui est dit des dimensions parfois considérables de ces monuments n'a rien d'exagéré : l'allée couverte, qui se trouve entre Fontevrault et Loudun, a pu être subdivisée en plusieurs écuries, celle de Saumur paraît être par ses dimensions plutôt une demeure qu'une tombe ; on pourrait multiplier les citations de ces monuments vraiment gigantesques, mégalithes au sens strict du mot, parmi lesquels il ne faudrait pas oublier ce dolmen colossal qui forme à lui seul une des chapelles, celle des Sept-Saints, dans la paroisse du Vieux-Marché, non loin de Plouaret. Le Maine et la Bretagne sont bien, comme le dit Montfaucon, en tête des provinces les plus riches en dolmens : les cinq départements bretons en possèdent à eux seuls aujourd'hui six cent cinquante-deux; mais bien d'autres provinces pourraient leur être opposées sans désavantage, comme le Quercy, qui, dans le seul département du Lot, possédait, il y a bien peu de temps,

³⁴ On ne le l'ait encore que trop. Dans le département de Tarn-et-Garonne presque tous les beaux dolmens ont été détruits par les agents voyers, les conducteurs et les entrepreneurs de chemins vicinaux.

encore cinq cents sépultures mégalithiques, sans compter les menhirs et les cromlechs³⁵. Du reste, l'auteur qui estimait qu'en matière d'antiquités les figures l'emportaient de beaucoup sur les descriptions, si minutieuses fussent elles, avait fait diligence pour avoir les plans et les élévations de quelques dolmens. Faute de pouvoir reproduire ici ces intéressantes figures, nous donnerons la description dont il les a accompagnées; c'est le seul moyen à notre portée de faire bien comprendre le soin scrupuleux qu'il apportait en cette matière :

Voici, dit-il, deux de ces monumens gaulois qu'on m'a envoiez ; c'est à Dom de la Prevalaye et à Dom le Roi que j'en suis redevable; on m'en a encore envoyé un troisième, qui est près de Conneré dans le Maine sur le chemin de Saint-Calais, qui n'a pas pu entrer dans la planche avec les deux autres, dont le premier est à l'extrémité du Bourg de Torcé en allant à Bazai. La pierre de dessus soutenue par trois autres pierres a environ quinze pieds de longueur et presque autant de largeur. Ces pierres, tant celles qui soutiennent que celles qui couvrent, sont brutes, et cela fait qu'elles ne joignent pas bien, et qu'on voit déborder, tantôt celles de dessus, et tantôt celles de dessous ; c'est pour cela que dans les plans on a marqué les contours non seulement de la pierre de dessus et qui couvre, mais aussi de celle de dessous, comme chacun peut le voir sur la planche. L'autre monument est plus petit que le premier, et la pierre de dessus est carrée par le milieu, comme on peut voir sur l'estampe. On m'assure qu'il s'en trouve quantité d'autres, surtout dans le Maine, clans la Bretagne et clans les pays des environs, et qu'on y en voit quelquefois d'extraordinairement grands.

Des dolmens français, Montfaucon passe vite à ceux des régions septentrionales de l'Europe, où il prend pour guide Keysler, dont A. de Bonstetten, d'accord en ceci avec notre bénédictin, a reconnu hautement la perspicacité³⁶, tandis qu'il n'est cité par M. Cartailhac que comme un vulgaire rêveur digne des railleries du piètre Deslandes³⁷. Je reprends la suite de mes extraits :

M. Keysler met aussi dans la même planche un de ces sépulcres de pierre brute trouvé près d'un village nommé Hobisch, assez voisin de la terre de Neifingen (appartenant à l'abbaye d'Arendseen). On voit

³⁵ Evaluation faite par Delpon il y a une soixantaine d'années. M. Castanie, après en avoir directement dénombré 350, exprime la conviction que leur nombre réel est de « cinq à six cents. » Les Monuments primitifs du Quercy, Bulletin de la Société des études du Lot, t. XIV, p. 21.

³⁶ « Il y a déjà plus d'un siècle que la destination véritable de ces monuments a été reconnue : Constat superiores eortim lapides, plane rudes, gibbosos atque ad saerificiafuisse ine/it'js, écrivait Keysler en 1720 (Antiq. Septentrionales) pour répondre à la croyance populaire qui faisait et qui fait encore de ces sépulcres : des autels à sacrifices. » \. de lioxsletteu, lissai sur les Dolmens. Genève, 1865, in-4', p. 1, note 1.

³⁷ La France préhistorique, p. 167

d'abord une petite enceinte de pierres fichées en terre, et au milieu trois grandes et longues pierres qui la traversent, et portent des deux cotés sur les pierres des bords. Une plus large enceinte de pierres fichées de même renferme celle-ci, et fait carré long comme l'autre. Les pierres des angles sont plus grosses que les autres

Il s'agit là d'une sorte d'allée couverte entourée d'un cromlech, l'accompagnement habituel du dolmen du nord de l'Allemagne, du Danemark et de l'Angleterre, dit A. de Bonstetten, qui constate que ces clôtures de menhirs sont parfois en forme de carré long³⁸.

De ce monument, Montfaucon passe immédiatement à celui de Stonehenge, que Giraldus Cambrensis croyait avoir été transporté des plaines du Kildare, en Irlande, dans celle de Salisbury, au cœur de l'Angleterre, par un caprice de Merlin³⁹.

Ce sont, dit-il, des pierres de grandeur énorme, de beaucoup plus longues que larges, plantées en terre ordinairement deux à deux. On en voit grande quantité ensemble de différente grandeur. Celles qui occupent le milieu sont plus larges que les autres. Il y en a qui ont jusqu'à vingt pieds de haut, et sept pieds de large. Sur ces hautes pierres dressées deux à deux pour la plupart, il y en a d'autres couchées sur les deux, et qui les couvrent assez régulièrement, en sorte qu'elles sont comme des corniches et des architraves sur les autres : les plus grandes de celles-ci ont environ seize pieds de long, trois pieds un quart de large, et autant de profondeur. Ces pierres sont plus petites à mesure qu'elles s'éloignent du milieu. Parmi ces grandes pierres rangées aussi deux à deux, il y en a surhaussées d'une autre grande pierre, on en voit d'autres seules; quelques-unes sont tombées à terre. Il y avoit, dit-on, un grand fossé tout autour de ce monstrueux ouvrage de pierre⁴⁰. On en trouve des traces en bien des endroits. Les auteurs anglois qui ont écrit sur ce monument, ne conviennent, point entre eux sur quelques points. Ces pierres sont d'une grande dureté. Elles ne sont pas polies ni équarries; mais il paroît qu'en quelques endroits on y a employé le ciseau et le marteau pour leur donner quelque forme et les mettre en œuvre.

³⁸ A. de Bonstetten, Essai sur les Dolmens, p. 12

³⁹ Géraud le Cambricn écrivait au XIIe siècle sa Topographie d'Irlande. Nous voilà un peu loin de Rabelais que, pour son allusion à la Pierre levée de Poitiers, M. Carlailhac (loc. cit. p. 105) inscrit comme ayant donné *la plus ancienne mention détaillée de nos monuments en pierre brute*. La description donnée par Giraldus est autrement exacte que celle de maître Alcophibras. L'auteur du Roman de Rou, Wace, a parlé aussi de ce monument (Wright, Wanderings of an Antiquary, p. 301) :

Stanhendues ont nom en Anglais

Pierres pandues en français.

⁴⁰ Plus monstrueux encore était le monument d'Aburv qui, selon Aubry, était à Stoneheuge ce qu'une cathédrale est à une église de paroisse.

Stonehenge paraît avoir particulièrement intéressé Montfaucon qui, non content de cette première description, très satisfaisante pourtant, lui consacre tout le chapitre cinq du livre VIIe, qui accompagne une planche portant le plan et la restauration des monuments par Inigo Jones. Une grande partie du chapitre est consacrée à l'exposition de l'opinion émise par le glacial architecte qui voyait dans ce prodigieux mégalithe « un ouvrage des Romains, d'ordre toscan ». Le bénédictin se moque doucement de cette stupéfiante affirmation d'un fanatique de Vignole, puis conclut à son tour en disant :

La conformité de cet ouvrage avec les autres monumens que nous avons vus, fait juger que c'est un sépulcre comme les autres. Ce sont des pierres plantées en terre et couvertes d'autres pierres avec plus d'ordre et de symétrie.

Montfaucon était logique avec lui-même en se prononçant ainsi : de l'ossuaire mégalithique de Cocherel, son point de départ, il était passé par les dolmens apparents du Maine et de la Bretagne et avait vu qu'ils étaient identiques à ceux des régions plus septentrionales étudiés par Iselin et Keysler ; de là à englober Stonehenge dans la classe des monuments funéraires il n'y avait qu'un seul pas, et la plus élémentaire logique le forçait à le franchir. Eut-il raison complètement ? Il serait imprudent de l'affirmer et plus imprudent encore de le nier. En Angleterre, les avis sont partagés sur la question. « Abury et Stonehenge servaient, je crois, de temples », dit sir John Lubbock; mais il ajoute : « On a prouvé cependant que quelques cercles de pierres étaient des tombeaux »; et quelques lignes avant il constate qu'il y a environ trois cents tumuli groupés autour du monument⁴¹. Au reste, Montfaucon a peut-être donné la raison véritable par laquelle à un certain moment tous les dolmens ont été baptisés des autels, en remarquant qu' « on appeloit très souvent *Ara* les monumens faits pour les morts⁴². » Nous voudrions bien que quelque élève de l'Ecole des Chartes fit de cette simple observation le sujet d'une enquête minutieuse et sévère; nous lui promettons par avance de nombreux textes formels prouvant que, du XIIe au commencement du XVIIe siècle, en Quercy tout au moins, les dolmens sont tous appelés des tombeaux, tandis que plus tard on ne voit en eux que des autels dont les paysans couvrent les pierres de fleurs et dont les prélats poursuivent la destruction avec un zèle excessif mais excusable. On me pardonnera de ne pas donner ici mes références, car ce serait m'écarter du sujet ; plus tard je publierai ce curieux épisode de l'histoire des mégalithes avec assez de preuves pour satisfaire les plus difficiles.

⁴¹ L'Homme préhistorique, p. 113.

⁴² Supplément de l'Anliq. exp., t. v. p. 148.

Revenons un instant aux portiques cyclopéens de Stonehenge. Volontiers les paléoethnographes les considèrent aussi, avec les monuments d'Abury et de Carnac, comme des exceptions, des espèces de monstres uniques qui ne tiennent que de bien loin aux modestes dolmens dont on trouve un peu partout les vénérables pierres. Montfaucon n'agit pas ainsi. Ne pouvant guère étudier sur place ces rudes ébauches architecturales, il s'entoure de tout ce que, de son temps, on a écrit à leur sujet. Il étudie et compare tous ces documents, et la conviction s'enracine en lui qu'entre ces extrêmes il y a des termes intermédiaires, des chaînons naturels qui les relient indissolublement. Ne pouvant tout reproduire, je transcris un des passages essentiels où apparaît nettement cette conviction :

Il y a eu en Angleterre d'autres monumens semblables (à celui de la plaine de Salisbury). Il s'en trouve aussi dans l'Allemagne, surtout dans les pays qui approchent le plus du Nord, et dans le Nord même. On en voit dans la Frise, dans la Vestphalie et dans d'autres pays, où ces pierres sont de grosseur extraordinaire, mises avec quelque espèce d'art les unes sur les autres. Ces morceaux ont quelquefois seize ou dix-huit et quelquefois vingt ou vingt-cinq pas de longueur, sur quatre, cinq ou six de largeur. On voit là de grandes pierres disposées pour en soutenir de beaucoup plus grandes dont quelques unes ont jusqu'à cinquante-six pieds de contour, d'autres quarante ou trente-six au moins. Au canton de Hummeling dans l'Evêché de Munster, on voit une de ces pierres soutenue par d'autres, sous laquelle cent moutons se peuvent mettre à couvert de la pluie. Il y a de ces pierres disposées de manière qu'elles font une porte, où l'on ne peut passer qu'en se courbant. On voit ici (planche LXIV) la forme dont ces pierres sont disposées dans un de ces monumens au pays de Drent dans la Transisalane ou l'Overissel, où l'on trouve une quantité surprenante de ces sortes de monumens⁴³ (1).

C'en est assez sur les pierres prétendues druidiques, et nous pourrions même, à la rigueur, arrêter là notre démonstration, si le savant bénédictin, auquel rien n'était étranger, n'avait parlé des premiers objets en métaux, sinon pour en rechercher l'origine — sa nette intelligence se plaisait peu dans ces nébuleuses questions — du moins pour affirmer, comme le premier venu de nos ethnographes, que le bronze fut employé avant le fer, du moins dans nos régions. Fidèle à sa méthode, il consulte d'abord les anciens sur ce point :

L'origine des épées, dit-il, est aussi obscure que celle de la plupart des autres choses⁴⁴. Quelques-uns en attribuent l'invention aux Curetés : il y

⁴³ Op. cit.. i. v, p. lis.

⁴⁴ Notons on passant, à propos de l'origine des inventions, que Montfaucon était bien mieux informé de celle de la brouette que ne le sont actuellement encore la plupart de ceux qui l'attribuent à naïve Pascal, sur la foi sans doute de Chateaubriand. « Les anciens, dit-il, ont aussi eu l'usage de petits chariots a une roue, que nous appelons brouette. C'est Triptolème, selon Hygin, qui les a inventez. » (L'Antiquité exfdiquée. t. îv, 2' partie, p. 193.)

a apparence qu'elle est presque aussi ancienne que le monde; et que dès qu'on eut commencé à mettre le fer en œuvre, on fit bientôt des couteaux, des poignards et des épées, instruments nécessaires à tant de choses. On faisoit anciennement des armes de cuivre : il en est parlé dans Homère. Hérodote et Lucrèce disent même qu'on se servit plutôt du cuivre que du fer. Cela est confirmé par un des marbres d'Arondel, où il est dit que le fer fut trouvé 186 ans avant la guerre de Troie. Quoiqu'on n'ait, pas lieu de se trop fier à ces témoignages, nous pouvons dire à coup sûr qu'anciennement, même depuis que l'usage du fer fut établi, on se servoit du cuivre pour les armes et pour d'autres choses où l'on n'emploie aujourd'hui que le fer. Il faut se rappeler ce que nous avons déjà dit d'un magasin de flèches de cuivre trouvé à Rome en si grand nombre, qu'on en chargea plusieurs bateaux.... M. Trévisani, noble vénitien, a dans son cabinet d'antiques une épée, dont la lame est de cuivre d'une trempe fort dure. Je ne mesurai point cette lame; mais autant que je m'en puis souvenir, elle a moins d'un pied et demi de long. Celle de M. Foucault qui est aussi de cuivre, a une lame de treize pouces. M Fabreti croit que l'usage du fer étoit commun du temps de Trajan, et même dans les temps antérieurs, qu'on ne se servoit plus de cuivre pour des armes et des lames d'épée, et que même les autres nations en avoient quitté l'usage : il prétend que quand Virgile fait mention de boucliers et d'épées de cuivre, il le fait poétiquement en mettant le cuivre pour le fer : sa raison est que dans Strabon, qui décrit les armes de toutes les nations, il n'est parlé de cuivre que quand il dit que les lames des lances des Lusitaniens et les boucliers des Liguriens étoient de cette matière, mais il n'a pas tout observé; car Strabon dit ailleurs que les sagarides ou les haches à deux tranchants des Massagetes étoient de cuivre. M. Fabreti rapporte ensuite plusieurs passages d'auteurs, où il est parlé d'armes de fer et non de cuivre : cependant voilà un magasin de flèches de cuivre déterrées à Rome, dont on charge plusieurs barques : voilà des épées avec des lames de cuivre que nous trouvons clans les cabinets... ce qui prouve qu'on s'est longtemps servi de ce métal pour des choses où l'on n'emploie aujourd'hui que le fer⁴⁵.

Montfaucon revient plusieurs fois sur ces objets de cuivre — nous dirions aujourd'hui de bronze— antérieurs à l'usage du fer. Nous ne pouvons le suivre dans toutes ces allusions et ces remarques, ce qui exigerait presque un volume, mais nous ne pouvons pas nous dispenser d'en donner quelques échantillons caractéristiques. S'occupant des haches pour les sacrifices, il emprunte la figure d'un de ces instruments à Béger,

⁴⁵ L'Antiquité expliquée, t. IV 1ère part., p. 58.

Qui dit que celle qu'il produit du cabinet de Brandebourg est de cuivre; il prétend que celle qui suit, donnée par M. de la Chausse, qui lui ressemble parfaitement, doit être de la même matière. Il se fonde sur ce que M. Fabreti dit, après Festus, que les haches pour les sacrifices étoient de cuivre et s'appelloient acieres, et qu'on conserva la coutume de les faire de ce métal même après qu'on eut trouvé l'usage du fer; je ne sais si cet usage ancien a toujours été constant. Nous parlerons ailleurs de l'usage du cuivre, pour faire des armes et autres ouvrages, où nous n'emploions aujourd'hui que le fer, comme épées, flèches, haches, clous, etc⁴⁶.

Dans ce passage Montfaucon touche incidemment à l'un des phénomènes les plus curieux de la survivance, dans les civilisations avancées, de restes caractéristiques de la culture primitive ; la prohibition traditionnelle du feu dans les cérémonies et les rites, sujet sur lequel il eut pu citer de bien curieuses pages de Macrobe. C'est aujourd'hui un des arguments sur lesquels insistent le plus fortement et le plus judicieusement les ethnographes. Le rapprochement s'impose et il n'est pas le seul, car précisément M. Cartailhac — je le nomme seul, car ses études résument très bien les travaux faits par ses émules et ses devanciers — appuie fortement sur l'existence, au temps des grands auteurs grecs et romains, de sauvages attardés dans les âges de la pierre, comme les Ethiopiens de Diodore de Sicile, et de barbares encore réduits à l'usage du bronze, tels que les Massagètes, alors que les Grecs possédaient la métallurgie la plus avancée. Voici ce qu'en a dit, bien longtemps avant, Montfaucon :

Les Massagètes, dit Hérodote, vivent à la manière des Scythes : ils combattent à cheval et à pied; ils se servent d'arcs et de piques, et portent des sagares ; nous avons fait voir ci-devant par un passage de Xénophon, que ce sont des haches à deux tranchants; ils se servent pour toutes choses d'or et de cuivre; ils emploient le cuivre pour les piques, les flèches et les haches doubles, et l'or pour les armements de tête, pour les ceintures et pour d'autres ornements qu'ils se mettent aux aisselles. Ils couvrent le poitrail de leurs chevaux de cuirasses de cuivre, et mettent de l'or aux freins et aux rênes; ils ont l'or et le cuivre en grande abondance chez eux; mais ils n'ont ni fer ni argent⁴⁷.

Le professeur Jacques-Christophe Iselin avait du reste si bien résumé tout ce que les auteurs de l'antiquité avaient écrit sur l'antériorité du

⁴⁶ L'Antiquité expliquée, t. n, 1^{re} partie, p. 147. Parmi les instruments de sacrifice représentés sur la planche LXVI, qui accompagne ce, texte, est une courte épée de bronze à soie plate, percée de quatre trous; et à pommeau en quart de cercle.

⁴⁷ L'Antiquité expliquée, t. iv, 1^{re} part., p. 81. Rapprocher de ce passage l'étude de M.J.-R. Aspelindans sa Chronologie de l'âge du Bronze Altal-Ourallen. (Compte-rendu de la huitième session à Budapest du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Budapest, 1877, p. 684.).

cuivre, que Montfaucon charmé ne crut pas devoir faire ce travail à nouveau, et ce contenta de le reproduire; procédé délicat où nous reconnaissons surtout le souci d'obliger un correspondant docte autant que zélé, et de lui assurer sa part légitime dans l'œuvre glorieuse qu'il avait entreprise. Voici ce passage qui sera notre dernier emprunt à *l'Antiquité expliquée* :

.....

Dans les plus anciens temps on faisoit des armes de cuivre; non seulement avant que l'usage du fer fut trouvé, mais même depuis l'invention du fer, les armes de cuivre furent plus ordinaires que celles de fer, comme le prouve Pausanias; cela se remarque aussi clans les Héros d'Homère. Il n'est pas nécessaire de rapporter ici les témoignages de Lucrèce et d'Hésiode, dont le premier, après avoir dit que les plus anciennes armes étoient des pierres, c'est-à-dire les pierres jetées, et non pas les pierres aiguisées pour en faire des armes, ajoute que l'usage du cuivre étoit avant celui du fer; et le second dit que les anciens se servoient du cuivre pour armes et pour d'autres usages, parce qu'ils n'avoient point de fer. Cela se prouve aussi par les sépulcres des Germains; ceux qui sont d'une antiquité plus reculée, et dont les urnes sont plus gâtées par le tems, ont le plus souvent du cuivre, et ceux qui sont d'un siècle plus bas, ont ordinairement du fer⁴⁸.

Que l'on compare cette courte dissertation avec les introductions historiques qui précèdent la plupart des volumes contemporains consacrés à l'homme préhistorique, et l'on verra que, en somme, l'auteur de *l'Antiquité expliquée* n'a négligé aucun passage essentiel. Il pouvait être infiniment plus complet, mais il aurait donné dans ce cas aux antiquités gauloises — conservons le nom qu'il leur donnait — une place trop considérable pour l'harmonie des parties de son ouvrage; en ceci, comme en tout le reste, il fut fidèle à la mesure : que peut-on lui demander de plus ?

Un détail avant de clore cette étude. On connaît trop l'étrange pratique des trépanations préhistoriques pour qu'il soit nécessaire de la décrire. Les anthropologistes en ont cherché les traces avec ardeur sur tous les crânes humains qu'ont pu fournir les dolmens français ; ils ont même recherché dans l'œuvre des anciens archéologues s'ils ne trouveraient pas des observations propres à grossir leurs listes déjà bien longues. M. Emile Cartailhac dit à ce sujet : "Le nombre des crânes trépanés est assez important pour ne laisser aucun doute sur la généralité de coutume. Le premier exemplaire fut découvert dans la tombe de Cocherel (1685). Montfaucon dit « qu'une des têtes avoit le crâne percé en deux endroits,

⁴⁸ *L'Antiquité expliquée*, t. v, 2^e partie, p. 199.

et il paraissoit que les plaies avoient guéri⁴⁹». Nous n'avons évidemment pas à discuter la question de savoir si Montfaucon a parlé de blessures ordinaires ou de blessures chirurgicales ; mais nous sommes bien en droit de nous étonner que le scrupuleux auteur de *la France préhistorique*, après avoir aussi nettement désigné les travaux de Montfaucon sur le dolmen de Cocherel, n'ait pas songé à lui réserver une place, immédiatement après Mercati, dans son histoire des progrès de la science sur les civilisations primitives.

En résumé, l'éminent auteur de *L'Antiquité expliquée* n'a jamais cru aux *pierres du tonnerre*, mais a très bien reconnu l'origine industrielle et la véritable destination des haches en pierre polie, dont le premier il a décrit le mode d'emmanchement.

Le premier il a décrit les monuments mégalithiques, affirmé qu'ils dataient d'une époque antérieure aux Romains et étaient l'œuvre de peuples barbares qui, ne connaissant pas les métaux, se servaient d'os et de pierre pour leurs armes. Il a énergiquement affirmé de plus, leur destination funéraire, a combattu ceux qui voulaient y voir des autels, et y a rattaché les monuments exceptionnels comme celui de Stonehenge.

Il a démontré qu'entre les temps barbares où la pierre était seule en usage, et la civilisation avancée qui se sert exclusivement du fer, s'intercale une longue période pendant laquelle le cuivre, ou mieux le bronze, fut le métal industriel par excellence. Enfin, dans toutes ces curieuses recherches, sa méthode a été avant tout celle des sciences naturelles, l'observation comparative des faits, la comparaison des civilisations anciennes avec l'état des sauvages modernes, le tout appuyé des témoignages anciens et des phénomènes de survivance des rites antiques dans les cérémonies plus modernes.

CONCLUSION Peut-on citer un autre savant qui ait autant de droit que celui-ci à figurer au premier rang de l'histoire des progrès de la science sur les civilisations primitives et l'ancienneté de l'homme ?

CHER MAÎTRE,

Cette conclusion est bien courte, bien sèche, mais ne vous paraît-elle pas assez importante pour faire excuser les longues et sèches pages qui la précèdent ? Sèches ? oui bien sèches, bien arides ; mais ne vaut-il pas mieux ce froid exposé des faits, cette monotone enfilade de citations qu'une rhétorique colorée dont les flots redondants passeraient sur le lecteur récalcitrant sans le convaincre, et qui jurerait si complètement avec le style sans fard, la noble simplicité du grave bénédictin ? Longues ? sans doute, et pourtant le sujet a été à peine effleuré ; *L'Antiquité expliquée* a été seule consultée, et il reste à dépouiller, outre le journal de voyage du scrupuleux antiquaire, l'immense correspondance qu'il

⁴⁹ La France préhistorique, p. 231.

entretint avec tous les savants de son temps. Vous qui connaissez si bien cette correspondance et qui en avez publié des pages si savoureuses, ne me reprocherez-vous pas de ne pas y avoir pris des arguments encore plus caractéristiques que ceux dont je me suis servi ? des passages charmants, des anecdotes amusantes qui eussent égayé la sévérité de ces pages, où avec la meilleure volonté du monde on ne saurait voir autre chose qu'un très sec mémoire archéologique ? Pour m'excuser je vous répondrai par une citation qui vous désarmera sûrement, car je la prends dans les écrits du grand homme auquel vous avez consacré votre verte vieillesse que Dieu veuille fortifier et prolonger : « Les païs sauvages ne produisent guière de fruicts qui ne soient bien agrestes, c'est pourquoy il ne fauldra pas trouver estrange la rusticité de celuy-cy⁵⁰. »

J. MOMMÉJA.

Monteils de Quercy, 12 octobre 1897.

⁵⁰ Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, t. I, p. 70